Harriet Beecher-Stowe

La Case de l'oncle Tom

CLASSIQUES
TEXTE ABRÉGÉ

Harriet Beecher-Stowe

La Case de l'oncle Tom

Traduction révisée de L. Belloc
et A. de Montgolfier
Abrégée par Miguel Degoulet

Classiques
Texte abrégé

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

UN DÉPÔT D'ESCLAVES

Un dépôt d'esclaves ! Ce mot évoque peut-être d'horribles visions à mes lecteurs : ils se figurent sans doute un antre obscur, immonde, quelque affreux Tartare. Ils se trompent. De nos jours, l'art de faire le mal s'est perfectionné : on y met de l'adresse, de la recherche, on évite avec soin tout ce qui pourrait choquer les yeux, offenser les sens de la bonne société. La marchandise humaine est en hausse ; en conséquence, on la nourrit bien, on la nettoie, on l'étrille, on la soigne, afin qu'elle arrive au marché propre, forte et luisante. Un dépôt d'esclaves, à La Nouvelle-Orléans, est une maison bien tenue, qui ne diffère

pas, extérieurement du moins, des autres magasins, et où vous pouvez voir chaque jour, alignés sous une sorte de hangar, dans la rue, des rangées d'hommes et de femmes, échantillons de la marchandise qui se vend à l'intérieur.

On vous priera, de la façon la plus courtoise, d'entrer, d'examiner, et vous trouverez abondance de maris, de femmes, de frères, de sœurs, de pères, de mères, de jeunes enfants, à vendre séparément ou par lots, à la convenance de l'acquéreur.

Des hommes de toutes les nations vont et viennent, sous un dôme splendide, sur un pavé de marbre. De chaque côté de l'arène circulaire se dressent de petites tribunes à l'usage des commissaires-priseurs et des crieurs. Deux d'entre eux, gens instruits et de bonne mine, s'efforcent, dans un sabir moitié anglais moitié français, de vanter la marchandise et de faire monter les enchères. Une troisième tribune, encore vide, est entourée d'un groupe qui attend l'ouverture de la vente. Au premier rang figurent les domestiques de Saint-Clare : Tom, Adolphe et leurs camarades. Différents spectateurs, venus sans intention précise d'acheter, se pressent autour des articles à vendre, les palpent, les inspectent et discutent de leur valeur et de leur physique, comme des jockeys le feraient autour d'un cheval.

Tom cherchait avec anxiété dans la foule une figure qu'il aurait voulu appeler maître. Si vous

vous trouviez, lecteur, dans la nécessité de choisir entre deux cents hommes un maître absolu, arbitre souverain de votre destinée, peut-être, comme Tom, en trouveriez-vous bien peu auxquels il vous plût d'appartenir. Tom vit toutes sortes d'individus, des gros, des grands, des fluets, des petits, des bavards, des faces allongées, rondes ou osseuses, mais surtout des hommes communs et grossiers, qui achètent leurs semblables comme on achète des copeaux pour les mettre dans un panier ou les jeter au feu… avec une égale insouciance. Tom eut beau chercher, il ne vit pas un seul Saint-Clare.

Un peu avant la vente, un personnage trapu et musclé, dont la chemise sale laissait voir la poitrine nue, et qui portait un pantalon râpé, maculé de boue, se fraya un chemin dans la foule en homme qui expédie rondement les affaires. Il approcha du groupe et se livra à un minutieux examen.

Dès que Tom l'aperçut, il se sentit pris d'une horreur instinctive. Cette répulsion augmentait à mesure que l'homme avançait. Il saisit Tom par la mâchoire, inspecta ses dents, lui ordonna de relever sa manche pour montrer ses muscles, le fit tourner, sauter, courir, afin d'évaluer la force de ses jambes.

– Où as-tu été dressé ? demanda-t-il, après toutes ces investigations.

– Dans le Kentucky, répondit Tom, tout en cherchant de l'œil un libérateur.

– Qu'est-ce que tu y faisais ?

– Je régissais la ferme du maître.

– Ben voyons ! La belle fable !

Et l'homme passa son chemin. Il fit une pause devant Adolphe, regarda ses bottes vernies, les aspergea d'un énorme jet de tabac et, avec un « Pouah ! » méprisant, continua son inspection.

Adolphe fut adjugé pour une assez grosse somme à un jeune élégant. Les autres esclaves du lot Saint-Clare échurent à divers acquéreurs.

– À ton tour, garçon ! dit le crieur à Tom.

Tom monta sur l'estrade et jeta autour de lui un regard inquiet.

Tous les sons se fondirent en un bourdonnement confus : les glapissements du crieur qui énumérait, en anglais et en français, les qualités de l'article, le feu croisé des enchères qui se succédèrent dans les deux langues, les coups de marteau et, enfin, le coup ultime accompagné de la dernière syllabe du mot « dollars », quand le commissaire-priseur proclama le prix de l'adjudication. C'en était fait, Tom avait un maître.

On le poussa hors de l'estrade. L'homme trapu à tête de taureau le prit rudement par l'épaule, l'attira à l'écart et lui dit d'une voix rauque :

– Reste là, toi !